

Ces destructeurs n'étaient pas du quartier; ils n'avaient pas le droit de venir y foutre leur merde.

C'était le bon vieux temps: quand vous pouviez contempler l'extrême pointe de Manhattan et ne voir que le ciel immense et les vieux bâtiments magnifiques, d'une autre époque; quand le délabrement urbain – les entrepôts et les usines abandonnés ou grouillants d'activité, les terrains vagues, les jetées pourries, les ruelles, tous ces trésors inépuisables pour un enfant – était

aussi romantique et magique que n'importe quelle forêt enchantée dans un livre d'images. Tel était le splendide royaume de lumière et d'obscurité de mon enfance et de mon adolescence.

Puis l'horizon de downtown fut détruit et dominé par les immenses Twin Towers, d'une laideur, d'une fadeur et d'une médiocrité absolues. Ces monuments dédiés à l'absence d'âme furent conçus par Minoru Yamasaki, l'architecte de l'American Concrete Institute de Detroit, de l'aéroport de Dharan, en Arabie Saoudite, et, plus tard, du siège de l'Agence monétaire d'Arabie Saoudite à Riyad.

J'avais seize ans quand débuta la construction de ces monstruosité. Au moment de leur achèvement, ma jeunesse et son royaume avaient disparu.

D'autres constructions laides, fades et médiocres, de moindre importance, furent érigées au même endroit. Les entrepôts et les usines abandonnés ou grouillants d'activité se transformèrent en propriétés

de luxe: des «espaces de vie». Les terrains vagues furent envahis par d'autres constructions du même type. Les ruelles furent obstruées, les jetées pourries disparurent, remplacées par des «espaces récréatifs» et de sinistres «esplanades». Les enfants eux-mêmes n'étaient plus des enfants, mais des boulettes de papier mâché du *New York Times*, des produits de «l'art d'élever son enfant» dans ces «espaces de vie», tenus en laisse et attachés pour des «activités structurées» ou des «moments privilégiés» à l'intérieur des «espaces récréatifs», sous-alimentés par le politiquement correct, des ordinateurs, de la télévision et un «régime équilibré», agrémenté parfois de quelques «gâteries», sans endroits pour rôder, sans imagination ni liberté, issus d'un ventre maintenu en forme par l'aérobic et sonné à coups d'ultrasons, portant un prénom à la mode et condamnés à subir le sort commun d'une stérilité sans vie dans un lieu stérile et sans vie.

Mais qui se soucie de ce genre de choses? Fut un temps où moi-même je m'intéressais à ce monde et à cette course, mais cette époque est derrière moi.

Aéroport Charles-de-Gaulle, 11 septembre 2001: la seule autre personne présente dans l'espace fumeur du salon Espace tenait un petit attaché-case en vinyle noir sur lequel étaient écrits, en rouge, ces mots: Société de cardiologie européenne. C'était un monsieur aux cheveux blancs, et tandis qu'il fumait tranquillement, assis dans son fauteuil, je lui confiai, avec un sourire, que j'aimais beaucoup l'image qu'il offrait ainsi: l'attaché-case et la cigarette qu'il savourait. C'est seulement à ce moment-là qu'il sembla s'apercevoir du contraste, et il me rendit mon sourire.

«Ne le répétez à personne», me glissa-t-il d'un air de faux conspirateur.

Il m'expliqua qu'il revenait de Stockholm, où il avait donné une conférence dans le cadre d'un congrès international de cardiologie. Tous les médecins participant à ce congrès s'étaient vu offrir ces attachés-cases. Alors que notre brève conversation touchait à sa fin, je lui demandai si ses obligations lui avaient quand même laissé un peu de temps libre à Stockholm.

«Vous êtes déjà allé à Stockholm?»

– Non.

– Avoir du temps libre à Stockholm, c'est comme avoir du temps libre au purgatoire. Il n'y a rien là-bas.»

Nous continuâmes à fumer en silence. Finalement, il me demanda si ça ne m'ennuyait pas qu'il allume la télé pour regarder les informations, juste quelques minutes. Ça m'ennuyait, mais je lui répondis que non.

Et c'était là, sur l'écran: un avion d'American Airlines planté, tel un énorme éclat d'obus, au milieu de ces grosses tours jumelles hideuses et fumantes de la pointe de Manhattan.

Nous nous regardâmes, hébétés.

Le deuxième avion frappa sous nos yeux.

Des nuages noirs de destruction s'élevèrent pour englober le ciel.

52 ans.
Né à Newark,
New Jersey.
Vit à New York.
Américain d'origine
italo-albanaise.
Dernier livre paru:
«Hellfire», Allia, 2001.



JEFF MERELSEN

Nick
Tosches

Sans avoir besoin de mots, nous avions compris. La volonté et la colère d'Allah venaient de s'abattre. «*Volez dans le ciel chaleureux de United*», récitai-je en repensant au slogan publicitaire de United Airlines. Le médecin parla à son tour, en hochant lentement la tête pour confirmer d'un air sinistre l'arrivée de cette ère nouvelle dont nous étions témoins à cet instant.

«*Au moins, dit-il, on peut se reconforter en se disant que les autorités, dans leur sagesse et leur bienveillance, ont protégé ces âmes en peine de la tabagie passive.*»

Il alluma une autre cigarette, et cette fois, il secoua lentement la tête, en signe de négation.

«*Bienvenue dans l'Apocalypse, dit-il. Interdiction de fumer.*»

J'étais sur le point d'embarquer pour rentrer chez moi à New York. Mais il n'y avait plus de vol pour New York.

Quand, enfin, je pus rentrer chez moi, je découvris que j'avais énormément de chance. Car même si mon quartier était entièrement bloqué, et par endroits évacué à cause des dégâts, mon appartement, situé à dix blocs seulement de l'endroit où ces tours s'étaient écroulées, était toujours là.

Dans l'air flottait un brouillard jaune et âcre de séquelles toxiques: un brouillard nocif qui flotte aujourd'hui encore.

Je contemplai l'emplacement où se dressaient autrefois ces tours. Je m'attendais à voir ce que voyaient mes yeux d'enfant: uniquement le ciel immense et ces vieux bâtiments magnifiques d'une autre époque. Mais je découvris que ces tours haïes n'avaient servi qu'à masquer bien d'autres constructions récentes et hideuses érigées au cours du quart de siècle écoulé.

J'avais toujours eu le sentiment que je vivrais assez longtemps pour voir ces tours jumelles s'effondrer. Mais je pensais qu'elles s'effondreraient d'elles-mêmes, victimes de leur médiocre construction. Aujourd'hui, j'avais envie de tuer ceux qui avaient détruit le symbole que je détestais. Ce sentiment émanait de ce bon vieux temps disparu à tout jamais: ces destructeurs n'étaient pas du quartier; ils n'avaient pas le droit de venir y foutre leur merde. Pendant un moment, j'envisageai de me porter volontaire pour des opérations clandestines. J'étais d'humeur à trancher des gorges. Mais finalement, je me contentai de faire ce que j'avais eu envie de faire

durant tout le temps où j'étais exilé loin de chez moi: je m'assis dans mon vieux canapé, je mangeai une pizza et j'écoutai en boucle *Jumpin' Jack Flash*.

Il n'y avait rien d'autre à faire, véritablement. Notre gouvernement de fantoches semblait décidé à mener une guerre douce et politiquement correcte. Cinquante ans plus tôt, au cours d'une autre guerre, les ressortissants japonais et italiens vivant aux Etats-Unis avaient été placés dans des camps de concentration américains. Maintenant, les fantoches veillaient à ce qu'aucun étranger musulman ne soit victime de «*préjugés raciaux*». J'imagine les éclats de rire de ceux que menaçaient ces fantoches.

Quelques semaines après mon retour, j'achevai le roman auquel je travaille depuis cinq ans. On y trouve ces mots:

«*Monothéisme. La racine du mal.*»

En renonçant au paganisme, en abandonnant les dieux et en divisant le Sacré en Tout-Puissants, l'homme avait choisi, élevé et embrassé sous différents noms et déguisements Enyalion, depuis longtemps endormi, l'ancien dieu crétois de la guerre et de la destruction, et il avait commencé à «*s'enfoncer*», pour citer William Blake, «*dans l'autoannihilation*».

Enyalion. *Ad nihil*. Annihilation.

Les naissances artificielles du seul Dieu véritable furent la véritable genèse de cette maladie mortelle qu'est la peste d'Enyalion: la mort de l'âme.

Croix, croissant, étoile à six branches. Autant d'armes à la ceinture d'Enyalion.

Le Levant - Jérusalem—, le berceau de la Bête de tout le mal, la Ville sainte des trois religions monothéistes. Merde à ces trois filles de Jérusalem, et merde à Jérusalem. Puissent les nombreux dieux véritables et sacrés les chasser de Jérusalem et de la surface de cette terre à l'agonie. Laissez-moi me coucher avec Aphrodite, laissez Dionysos couler dans mes veines. Merde à la triade sémite. Merde à tous les fils de Shem.

On m'a expliqué que trois lignes que j'avais écrites ensuite devaient être censurées, car elles constituaient le «*blasphème ultime*», dont les conséquences éventuelles étaient inconcevables.

Cette censure légale ne me gêne pas, car je m'aperçois maintenant que ce tercet en prose forme un poème en soi.

Et quand il est question de poésie, et aussi de liberté, une réflexion vient à l'esprit: «*Il est préférable, paradoxalement, de faire le mal que de ne rien faire.*»

Ces mots, écrits par T. S. Eliot dans son introduction à la traduction, en 1930, du *Journal intime de Charles Baudelaire* de Christopher Isherwood, représentent une profession de foi philosophique qui, transposée dans le climat actuel, pourrait peut-être constituer une maxime de nature dangereuse, incendiaire, voire même une trahison.

J'aimerais croire qu'Eliot se tiendrait à ces mots, alors que nous sommes incapables de les comprendre et de les appliquer ●